

Les conseillers fédéraux Keller-Sutter et Berset dans une double interview

Note: La version ci-dessous est le allemand publié dans Blick et traduite au moyen du logiciel de traduction automatique Depl. La version publiée dans Blick en français diffère très peu, sauf quelques corrections stylistiques. Seul le titre est totalement différent dans les deux versions

[Ici la version française publiée dans Blick en français](#) (0 commentaires)

[Ici la version allemande publiée dans Blick en allemand](#) (33 commentaires)

KKS: "Le gars de Colombier était mon premier petit ami" - Berset: "En allemand, je n'avais souvent même pas un 4"

A l'occasion du lancement du Blick francophone en Suisse romande, Karin Keller-Sutter (57 ans) et Alain Berset (49 ans) évoquent dans une double interview le clivage Röstigraben et les particularités de notre pays.

Blick DE | FR

Bundsräte Keller-Sutter und Berset im Doppel-Interview

«Guy aus Colombier war mein erster Freund» - «In Deutsch hatte ich oft nicht mal eine 4»

Zum Start des französischsprachigen Blick in der Romandie sprechen Karin Keller-Sutter (57) und Alain Berset (49) im Doppel-Interview über den Röstigraben und die Eigenarten unseres Landes.

LIRE L'ARTICLE EN FRANÇAIS

33 Kommentare

Interview en duo sur le Röstigraben
«Si l'on ne connaît pas la Suisse romande, on ne connaît pas la Suisse»

© 01.06.2021, 13:48 heures

Légende de la photo La conseillère fédérale Karin Keller-Sutter (57 ans), de Suisse orientale, et le conseiller fédéral Alain Berset (49 ans), de Suisse occidentale, parlent de la fracture de Röstigraben. PHILIPPE ROSSIER

La conseillère fédérale Karin Keller-Sutter (57 ans) de Suisse orientale et le conseiller fédéral Alain Berset (49 ans) de Suisse occidentale parlent du Röstigraben.

En tant qu'interprète qualifiée, la ministre de la Justice Keller-Sutter parle un français parfait. PHILIPPE ROSSIER

2/7

En tant qu'interprète qualifiée, la ministre de la Justice Keller-Sutter parle un français parfait.

Berset vit dans le canton bilingue de Fribourg, qu'il a représenté en tant que membre du Conseil des États de 2003 à 2011. TOURISME SUISSE

3/7

Berset vit dans le canton bilingue de Fribourg, qu'il a représenté en tant que membre du Conseil des États de 2003 à 2011.

6/7

La conseillère fédérale Keller-Sutter et le conseiller fédéral Berset en conversation avec Christian Dorer (g. devant), rédacteur en chef du groupe Blick et Michel Jeanneret, rédacteur en chef de Blick Romandie. PHILIPPE ROSSIER

7/7

La conseillère fédérale Keller-Sutter et le conseiller fédéral Berset en conversation avec Christian Dorer (g. devant), rédacteur en chef du groupe Blick et Michel Jeanneret, rédacteur en chef de Blick Romandie.

Interview : Christian Dorer et Michel Jeanneret

Aujourd'hui est lancé Blick.ch/fr, la version francophone de Blick. Pour l'occasion, les rédacteurs en chef du groupe Blick et du Blick Romandie rencontrent les deux conseillers fédéraux les plus proches de l'autre partie du pays. Karin Keller-Sutter, de Suisse orientale, a fréquenté l'école cantonale de Neuchâtel dès l'âge de 15 ans - Alain Berset, de Fribourg, a vécu toute sa vie dans un canton bilingue. Nous nous retrouvons dans l'ancien dépôt de tramways à côté du Bärenpark à Berne.

Madame la Conseillère fédérale, quelle est la plus belle chose que vous ayez découverte de l'autre côté du Röstigraben ?

Karin Keller-Sutter : Notre pays ! Si vous ne connaissez pas la Suisse romande et le Tessin, vous ne connaissez pas la Suisse. En outre, la ville de Neuchâtel est ma deuxième maison.

Tu es allé à l'école cantonale là-bas.

Keller-Sutter : Ça me touche toujours quand j'y retourne. Tous ces souvenirs ! Je connais chaque recoin de cette ville.

Comment c'était à l'époque : avez-vous eu un choc culturel ?

Keller-Sutter : A 15 ans, on n'est pas choqué si facilement (rires). A Neuchâtel, j'ai joui d'une grande liberté pour la première fois sans parents. Je suis allée au Lycée Jean-Piaget et j'ai vécu avec cinq filles dans la maison d'une veuve. Guy de Colombier a été mon premier ami, un vrai Français ! Les temps sont durs, peu après le choc pétrolier et en pleine crise horlogère : le père de Guy - un ingénieur - est au chômage, sa mère travaille comme

secrétaire. Les parents de beaucoup de mes camarades de classe étaient au chômage. Cela a eu une forte influence sur moi.

M. le Conseiller fédéral, quels souvenirs de votre jeunesse avez-vous de l'autre partie du pays ?

Alain Berset : Je dois avouer qu'en dehors de mon environnement, je connaissais surtout les stades d'athlétisme. Grâce à la course à pied, j'ai fait le tour de la Suisse, mais cela m'a rarement permis de voir d'autres endroits pendant un certain temps. Je n'ai pas bien parlé l'allemand pendant longtemps, à l'école c'était une de mes pires matières. Souvent, je n'ai même pas obtenu un 4 ...

Quand as-tu appris l'allemand correctement ?

Berset : Pas avant mes 30 ans. J'ai passé un an à Hambourg. Après cela, j'ai réalisé que l'on peut communiquer partout avec le haut allemand, mais que cela ne suffit pas pour comprendre la diversité et la complexité de la Suisse dans toute sa profondeur, qu'il faut comprendre les dialectes. Ils sont comme un trésor auquel on ne peut avoir accès en tant que Romand.

A propos des personnes

Alain Berset

Le conseiller fédéral PS de 49 ans vit dans le canton bilingue de Fribourg, est marié et a trois enfants. Il a représenté son canton au Conseil des États de 2003 à 2011, et est ministre de l'Intérieur depuis 2012. Alain Berset a étudié les sciences politiques et économiques à l'Université de Neuchâtel. Dans sa jeunesse, il était l'un des meilleurs coureurs de 800 mètres.

Karin Keller-Sutter

La conseillère fédérale PRD de 57 ans vit avec son mari à Wil SG. Avant son élection au Conseil fédéral en 2018, Keller-Sutter représentait le canton de Saint-Gall en tant que membre du Conseil des États. Avant cela, elle était membre de l'association St. Gouvernement cantonal du canton de Gallen de 2000 à 2011. Interprète diplômée, elle parle un français parfait.

Où voyez-vous des différences entre la Suisse occidentale et la Suisse alémanique ?

Berset : Les Suisses orientaux parlent très directement ...

Keller-Sutter : Merci, je le prends comme un compliment !

Berset : Mais il y a aussi des différences au sein de la Suisse romande. Pas exactement des dialectes différents, mais des accents différents et surtout des traditions différentes. A Fribourg, la Saint-Nicolas et le carnaval sont très importants. A Genève, c'est l'Escalade. Et bien sûr, des mentalités différentes. Des langues malicieuses ricanent que les Fribourgeois sont des Suisses alémaniques qui parlent français.

Keller-Sutter : Alain Berset a raison : la diversité est sous-estimée. J'ai dû expliquer à plusieurs reprises que la Suisse orientale n'est pas simplement la même que la Suisse alémanique. Les habitants de Saint-Gall, par exemple, ont une image d'eux-mêmes différente de celle des habitants de Berne. En tant que membre du gouvernement cantonal, j'ai appris à bien connaître la Suisse, car les gouvernements cantonaux se rendent traditionnellement visite les uns aux autres.

Les Suisses alémaniques sont conservateurs mais sérieux, les Français progressistes mais laissez-faire. Ces clichés sont-ils vrais ?

Berset : Certains sont peut-être vrais, mais on joue surtout avec eux. Lors d'une conférence de presse de Corona, le président Guy Parmelin et moi-même avons un jour été interrogés sur ce que nous ferions après l'ouverture des terrasses des restaurants. J'ai dit que je m'offrirais une bière et Guy Parmelin un verre de vin blanc (rires). Et puis il y a aussi les faux clichés, comme celui qui dit que la Suisse romande est économiquement arriérée. C'est totalement faux : la région lémanique est incroyablement forte et innovante. En même temps, on dit que les Suisses alémaniques sont conservateurs. Quand je regarde la Street Parade, je ne suis pas d'accord.

Qui parmi vous connaît les origines du Röstigraben ?

Keller-Sutter : J'en ai entendu parler ...

Berset : ... peut-être une origine linguistique ?

L'expression remonterait à la Première Guerre mondiale, lorsque le pays était divisé et que certains sympathisaient avec les Français, d'autres avec les Allemands.

Berset : En 1914, il y a eu ce fameux discours de Carl Spitteler intitulé "Notre point de vue suisse". Il considère que la cohésion nationale est en danger, car il existe en Suisse romande et en Suisse alémanique de fortes forces qui sympathisent avec les puissances belligérantes française et allemande. D'où son admonition que ses compagnons d'armes étaient des "frères". Pour Spitteler, c'était clair : nous devons cultiver notre diversité linguistique et culturelle, ainsi que les institutions qui nous unissent. Ce discours est toujours d'actualité.

Keller-Sutter : Pendant la Seconde Guerre mondiale, mon père a effectué un service actif dans le Jura. Au début, il ne trouvait pas cela drôle, car les Français appelaient les Suisses germanophones "Boche". Cela a changé avec le temps, et nous sommes même devenus amis. La chanson préférée de mon père est même devenue "Gilberte de Courgenay". La décision politique de l'époque voulait que les jeunes hommes de Suisse alémanique fréquentent l'école de recrues de Suisse romande et vice versa. Cela a énormément aidé à créer une compréhension mutuelle. Ma mère était fille au pair à Lausanne après la guerre. L'attitude ouverte de mes parents envers la Suisse romande m'a également influencée.

Serait-il également nécessaire aujourd'hui de créer des instruments pour que davantage de personnes apprennent à connaître l'autre partie du pays ?

Berset : Ce n'est pas si facile, car les jeunes veulent aller le plus loin possible et pas à l'autre bout du pays. Nous encourageons les échanges linguistiques dans les écoles, avec un succès croissant. L'objectif est que les échanges occupent une place de choix dans les programmes scolaires et que chaque jeune effectue un échange au cours de sa scolarité ou de son apprentissage.

Keller-Sutter : À cet égard, Corona a aidé. L'été dernier, alors que je me promenais à Saint-Gall, on s'est soudain adressé à moi en m'appelant "Bonjour Madame la Conseillère". De nombreux Français passaient pour la première fois leurs vacances d'été en Suisse alémanique, et les Suisses alémaniques en Suisse romande et au Tessin.

Mais on a aussi beaucoup parlé du Corona Rift.

Keller-Sutter : Il y a quelque chose à cela. La sensibilisation était plus importante à Genève et au Tessin au début de la pandémie car ces cantons étaient les plus touchés. J'ai également trouvé intéressant qu'à Berne, les masques soient portés de manière beaucoup plus systématique que dans ma ville natale de Wil.

Berset : En Suisse, nous avons tendance à chercher des failles partout. Bien sûr, il y a le Röstigraben ou le Stadt-Land-Graben de temps en temps. Mais lorsque nous parlons de la Suisse à l'étranger, nous sommes fiers de notre diversité, de nos quatre langues, des 26 cantons, des quatre partis différents au gouvernement. Nous ne sommes pas italiens, allemands ou français - nous sommes suisses. Nous avons beaucoup plus de diversité, mais les choses qui nous unissent sont toujours plus fortes que celles qui nous divisent.

À l'étranger, les gens sont fiers ; à la maison, les gens bavardent les uns sur les autres.

Keller-Sutter : Peut-être. Au final, notre système complexe est un enrichissement. Elle permet également d'obtenir de meilleurs résultats car les décisions sont prises sur une base plus large. Il est vrai qu'il est difficile de forger des alliances au-delà des frontières linguistiques et des partis. Mais une fois que quelque chose a été décidé, ça tient. Avec des gouvernements majoritaires, comme en Allemagne ou en France, les erreurs sont plus nombreuses car les lois sont adoptées à la hâte - et lorsque le gouvernement change, tout est à nouveau modifié. Notre système est un peu lent, mais il nous évite de faire de grosses erreurs.

C'est plus compliqué, plus cher, plus encombrant et plus inefficace !

Keller-Sutter : Au contraire. Un résultat solidement étayé est plus efficace. Cette stabilité est peut-être ennuyeuse, mais elle a quelque chose de bon.

Berset : Un exemple en Allemagne : lorsque j'ai rencontré mon homologue en 2012, elle m'a expliqué que dans son pays, la réforme du système de retraite prend une demi-année. Un an plus tard, elle m'a alors dit que sa réforme ne fonctionnait pas aussi bien qu'elle l'avait espéré et qu'elle devait la réviser. Dans notre pays, la même chose prend six ans, mais le résultat est plus solide si - ou dans le cas de la réforme des retraites, je devrais probablement dire : si - il survit à tout le processus démocratique, y compris le référendum.

Malgré toutes les alliances à travers le Röstigraben, une majorité de la Suisse alémanique pense que la Suisse romande est insignifiante, n'est-ce pas ?

Keller-Sutter : Non, la Suisse romande est économiquement très dynamique et innovante. Et il ne faut pas oublier que le canton de Genève est un contributeur net à la péréquation financière nationale. En tant que candidat au Conseil fédéral, on m'a demandé lors de l'audition si un conseiller fédéral devait parler français. Ma réponse a été claire : oui ! Aujourd'hui, je serais complètement perdue si je ne parlais pas français. Je reçois souvent des documents écrits dans un mélange d'allemand et de français.

Nous pouvions tous parler anglais entre nous.

Berset : De telles idées sont très inquiétantes. Nous devons investir dans nos langues et leur compréhension. La langue n'est pas seulement une porte ouverte à la communication, mais aussi à la richesse de nos cultures. L'anglais est parlé par tous, mais la langue n'a rien à voir avec les cultures suisses.

De nombreux cantons enseignent désormais l'anglais en premier dans leurs écoles. La bataille pour les langues nationales n'est-elle pas perdue depuis longtemps ?

Berset : C'est une erreur d'opposer l'italien ou le français à l'anglais. Mais l'anglais en tant que langue de communication en Suisse : s'il vous plaît, ne le faites pas !

Keller-Sutter : En tant que membre du Conseil des Etats, j'ai toujours défendu le français. Le compromis alors trouvé était que le niveau de langue achevé est décisif et non le début. La langue n'est pas un simple instrument. Il s'agit plutôt d'une façon de penser et de vivre. Il ne suffit pas d'acheter un billet en français à Genève. Nous devons comprendre comment pense la Suisse romande. C'est pourquoi les échanges d'étudiants et l'éducation sont si importants. Mon mari, par exemple, a fait des études à Fribourg, dont une partie en français. Il n'était pas si enthousiaste, cependant (rires).

Que se passerait-il s'il y avait deux pays distincts - une Suisse alémanique et une Suisse romande ?

Keller-Sutter : Cela a failli se passer comme ça en 1848. Mais la Suisse a compris l'élan et s'est organisée au-delà des frontières linguistiques et confessionnelles, créant sa propre constitution en seulement 31 jours de réunion. Si cette révolution libérale avait échoué en Suisse à l'époque, les Suisses alémaniques seraient probablement allemands aujourd'hui et les Romands seraient français.

Après le Non à l'accord-cadre, l'Europe revient à l'ordre du jour. Quelles sont les différences ici ?

Berset : Lors des référendums précédents, les différences étaient parfois frappantes. Neuchâtel, par exemple, a voté à 80 % en faveur de l'adhésion à l'EEE, alors que certains cantons germanophones l'ont rejetée à plus de 70 %. Et maintenant, les réactions sont également très différentes.

Keller-Sutter : Les commentaires en Suisse romande étaient un peu plus sombres qu'en Suisse alémanique. En même temps, j'ai l'impression qu'il y a un certain scepticisme fondamental envers l'UE dans toute la population et dans toutes les régions du pays.

Les Français se sont-ils adaptés aux Suisses alémaniques ?

Keller-Sutter : Le scepticisme à l'égard de l'UE est encore un peu plus prononcé en Suisse alémanique et au Tessin. Mais les gens sont généralement plus critiques envers les institutions internationales aujourd'hui. L'État-nation a repris de l'importance, et pas seulement en Suisse.

Berset : C'est lié à l'évolution après la guerre froide : aujourd'hui, il n'y a plus simplement deux blocs de puissance et quelques pays neutres. Le monde est devenu plus complexe, avec l'arrivée de la Chine et de l'Inde. Les gens se replient sur leur propre pays - et en même temps, nous sommes beaucoup plus ouverts sur le monde qu'il y a trente ans. C'est intéressant.

Comment vivez-vous la différence de mentalité au sein du Conseil fédéral avec quatre Suisses alémaniques, deux Romands et un Tessinois ?

Berset : C'est plus une question de personnalité que d'origine. Un conseiller fédéral est fortement intégré dans toutes les régions du pays. Ce qui m'impressionne toujours, c'est la façon dont nous discutons directement et efficacement, quelle que soit la langue. D'ailleurs, j'ai pris l'habitude de passer à l'allemand quand je suis trop ému (rires). Alors je suis beaucoup plus structuré.

Et vous, Mme Keller-Sutter, parlez-vous français quand ça chauffe ?

Keller-Sutter : Je change de langue quand je veux être sûr que les autres me comprennent (rires).

Comment la Suisse peut-elle renforcer la cohésion interne ?

Berset : Nous avons également besoin de figures nationales intégratives, comme Roger Federer. Mais avant tout, nous devons renforcer et entretenir les institutions.

Keller-Sutter : Exactement. Je suis très préoccupé par le dénigrement des institutions. Le débat est une bonne chose, mais faites-le avec décence et respect. Lorsqu'un conseiller fédéral est qualifié de dictateur, un conseiller fédéral de menteur ou que la démocratie est qualifiée d'achetée, cela nuit à notre système. Vous devez vous opposer à cela.

Berset : Nous ressentons actuellement le manque de rencontres personnelles, au restaurant, sur la place du village, lors d'une fête fédérale. C'est ce qui fait vivre la Suisse, et j'aimerais que cela se reproduise très bientôt. Les médias jouent également un rôle important : ils contribuent à la formation de l'opinion et donc au fonctionnement de la démocratie directe. En Suisse romande, nous avons moins de médias qu'en Suisse alémanique ...

... Nous sommes en train de changer cela avec le Blick für die Romandie.

Berset : Et les médias sociaux ne font guère avancer le débat, car beaucoup de gens n'y évoluent que dans leur propre bulle et sont d'accord entre eux.

Keller-Sutter : C'est une idée importante d'Alain Berset : la démocratie directe se nourrit du fait que les gouvernements sont tangibles. Je l'ai remarqué notamment lors des votes en temps de Corona. La rencontre personnelle fait tout simplement défaut. Notre système ne serait pas viable si nous n'avions pas cet échange avec la population à long terme. Nous devons sentir les gens et ils doivent nous sentir !

Que peut faire chaque individu pour renforcer la cohésion interne ?

Keller-Sutter : Il ne faut pas avoir une idée trop romantique. Dans la vie de tous les jours, il s'agit plus d'une coexistence que d'un rassemblement. Une personne de Genève ne se demande pas ce que cela ferait d'être à Uri aujourd'hui. Mais nous devons prendre soin de ce qui nous unit : nos institutions et la démocratie directe.

Berset : Oui ! Et s'intéresser à l'autre. Ma recommandation : une fois par an, faites un voyage spontané dans un canton que vous n'avez jamais visité. Cela en vaut la peine !